

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

## ABONNEMENT :

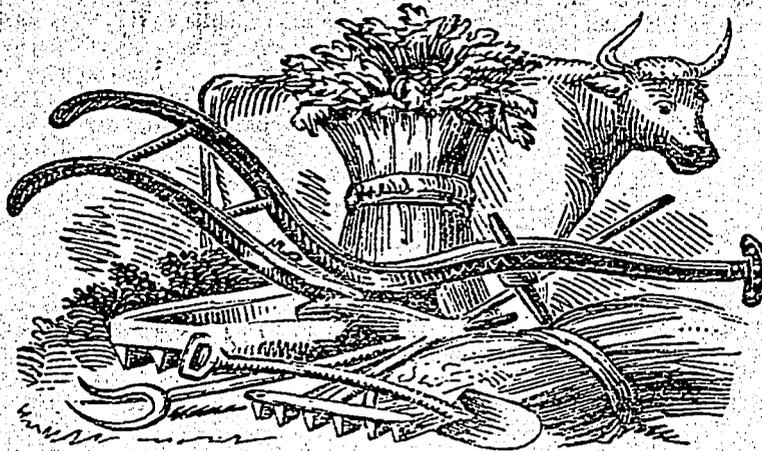
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



## ANNONCES :

1e insertion, 10 cts. la ligne  
2e " " etc. 3 cts. " "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désireront s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Enparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

## CAUSERIE AGRICOLE

### DE L'ESPÈCE BOVINE.

(Suite.)

Le défaut d'espace nous a empêché de faire connaître, dans notre précédente causerie, les commentaires qui doivent nécessairement accompagner les résultats obtenus par M. Riedesel. Nous allons aujourd'hui combler cette lacune.

La pratique ordinaire des cultivateurs canadiens n'est pas aussi arriérée que plusieurs améliorateurs veulent le faire croire. Insensiblement nos procédés agricoles se perfectionnent tant sous le rapport de la culture de la terre que sous celui de la tenue du bétail. Le désir d'améliorer le bétail et surtout les animaux d'espèce bovine s'est emparé d'un grand nombre de cultivateurs. Tout le monde sent que notre bétail n'est pas ce qu'il devrait être et on cherche à lui faire acquérir les qualités qui lui manquent et à perfectionner celles qu'il possède.

C'est déjà un grand pas de fait, mais nous serions repreneurs si nous n'indiquions pas à ce mouvement de progression la voie sûre qu'elle doit suivre.

Deux choses sont nécessaires dans l'amélioration du bétail le choix des reproducteurs et une alimentation copieuse et substantielle suivant le genre de production. Nous avons déjà fait connaître ces conditions lorsque nous avons entretenu nos lecteurs des principes relatifs au perfectionnement des bestiaux en général. Le choix des reproducteurs surtout a fait le sujet de plusieurs de nos causeries; de sorte que nous n'avons pas besoin d'y revenir ici.

Mais la nécessité pour le bétail d'une alimentation convenable n'a pas été aussi complètement étudiée, et nous croyons opportun d'y revenir.

M. Riedesel a tiré de sa pratique particulière des conclusions importantes qui se recommandent fortement à l'imitation des praticiens. Cet éminent agriculteur s'est vu presque malgré lui forcé de donner à ses vaches des quantités d'aliments très-considérables, et il avoue lui-même qu'il en était désespéré; mais

les produits abondants qu'il en a obtenus l'ont amplement récompensé des sacrifices qu'il a dû s'imposer. Comme tous les praticiens, il était convaincu que l'abondance des produits est toujours proportionnelle à la nourriture distribuée; mais il ne pouvait se faire à l'idée de donner à une vache la quantité d'aliments qui aurait suffi pour en nourrir deux. Il lui a fallu un engagement tel que celui qui le liait avec ses Suisses pour le forcer à comprendre l'immense avantage pécuniaire qu'il retirerait en donnant à ses vaches autant de nourriture qu'elles en pourraient consommer.

Cette expérience forcée doit être pour nous d'une grande importance. Profitons-en. Nous aussi, cultivateurs canadiens, nous connaissons les avantages de la nourriture abondante donnée à tous nos bestiaux et en particulier à nos vaches laitières; mais nous n'osons pas appliquer complètement le principe; nous ne sommes pas suffisamment convaincus des profits considérables que nous retirerions du bétail en suivant cet enseignement jusque dans ces dernières conséquences.

Nous pouvons résumer en deux mots, la conclusion que nous devons déduire des travaux de M. Riedesel: *Nourrir largement et substantiellement le bétail.*

Il vaut mieux bien nourrir une vache que d'en mal nourrir deux. Car, si une vache reçoit la même alimentation que deux, les soins d'entretien autres que la nourriture seront de moitié moindres; au lieu de deux rations d'entretien, elle n'en demandera qu'une seule, la ration de production sera, par conséquent, plus forte et en définitive, on constatera diminution dans les dépenses et augmentation dans la production. On prouvé donc ainsi les deux meilleurs moyens de faire beaucoup de profits avec le bétail.

M. Reinhardt a démontré, par des chiffres obtenus dans sa pratique, l'exactitude de cet axiome.

" 1o. La même quantité de fourrage consommée par 10 vaches produit plus de lait que si elle était consommée par 15, même par 20 vaches.

" 2o. Ces 10 vaches exigent un moindre capital, par conséquent leur compte a moins d'intérêts à servir, et le produit net

est beaucoup plus considérable.

"30. Avec moins de bêtes on a moins de risques.

"40. On a aussi moins de travail pour les soins à leur donner, par conséquent, économie de soins et de main-d'œuvre.

"50. Une bête grasse à réformer pour une cause quelconque a une bien plus grande valeur qu'une bête maigre.

"Si un accident survient à une bête maigre, elle est presque totalement perdue.

"60. Si la paille que mangeraient 20 vaches sert à faire à 10 une litière abondante, les 10 vaches font plus de fumier, et, parce qu'elles sont bien nourries, ce fumier est de meilleure qualité.

"70. S'il survient une année de disette, on peut encore, en réduisant la nourriture, conserver toutes les bêtes et ne pas être forcé de vendre, ce qui, dans de telles circonstances, n'a jamais lieu qu'avec grande perte.

"80. Des bêtes toujours bien nourries mangent régulièrement, et ne sont pas exposées aux accidents qui arrivent si souvent avec des bêtes affamées."

Nos lecteurs doivent maintenant se demander comment nous allons expliquer l'esèce de contradiction qui apparaît ici entre les principes de M. Reinhardt et ceux que nous avons émis, à plusieurs reprises, dans nos causeries précédentes.

En effet, l'auteur cité prêche fortement l'alimentation abondante du bétail et la diminution du nombre de bêtes. Tandis que nous avons constamment enseigné que le bétail est la richesse du cultivateur et de la culture, que plus on peut entretenir de têtes de bétail plus l'amélioration et la fertilisation des terres sont rapides et par conséquent plus les récoltes sont abondantes.

La contradiction que l'on pourrait entrevoir n'est qu'apparente, ou plutôt, elle n'existe pas du tout; au contraire, le second principe n'est en réalité que le complément du premier, et lorsque nous recommandons à tout moment l'augmentation du bétail, nous admettons préalablement que ce bétail est abondamment nourri.

Le point de départ de toute production abondante et intelligente c'est la nourriture copieuse. Donnez d'abord à votre bétail quel qu'il soit la somme d'aliments qu'exige sa taille et son genre de production, puis lorsque votre culture se sera enrichie, lorsque la terre produira plus abondamment, lorsque vos récoltes de fourrages seront plus fortes, augmentez le nombre de vos bêtes en choisissant l'esèce et la race qui vous conviennent le mieux. Voilà ce que nous enseignons et ce que nous considérons comme la tendance la plus rationnelle de toute culture bien dirigée.

La nécessité de l'alimentation copieuse du bétail a déjà été enseignée à propos du perfectionnement des races; nous avons même montré ce moyen comme le plus sûr de tous les moyens d'amélioration. Ce n'est pas que nous voulions mettre de côté le croisement et l'importation; non certainement, mais tout en attribuant à chacun l'influence qu'il possède réellement, nous sommes forcé de reconnaître que seule, par elle-même, et sans aucun secours extérieur, l'alimentation abondante et substantielle produit infailliblement l'amélioration désirée. Tandis que le croisement et l'importation sont impuissants sans le régime abondant.

Nous pourrions en dire autant de la sélection, s'il était possible de concevoir la sélection sans l'accompagnement obligé d'une nourriture proportionnée aux qualités et aux aptitudes que l'on veut faire prendre à la race.

Ainsi donc, nourriture abondante pendant le travail de l'amélioration et encore nourriture abondante pour soutenir l'amélioration reçue et augmenter la production. En agissant d'après ces principes, on aura surabondance de fumier et des

autres produits ordinaires du bétail; de sorte que, tout en faisant des profits plus élevés, on obtiendra le moyen d'augmenter la faculté productive de la terre.

Maintenant, peut-il se présenter des cas où il soit avantageux de diminuer l'alimentation?

Pour certains genres de production, la nourriture doit être toujours copieuse et riche, tandis que pour d'autres, la richesse des aliments peut quelquefois, sans inconvénient, être diminuée.

Le bœuf de boucherie, par exemple, doit, pendant tout le cours de son existence, être abondamment nourri. Nous supposons, bien entendu, un bœuf appartenant à une des races formées exclusivement pour la boucherie, tel que le bœuf Durham, par exemple. Cet animal, d'un développement précoce a besoin d'un régime qui lui permette de soutenir ses qualités et on lui ferait perdre une de ses plus précieuses aptitudes si on le nourrissait avec la parcimonie à laquelle on soumet ordinairement les jeunes sujets de notre race commune. Le jeune animal de race Durham nourri pauvrement perd sa précocité, ne peut être livré à la boucherie que dans un âge plus avancé et donne une viande dont le prix de revient est plus élevé que celle des animaux de race commune soumis au même régime.

Nourri copieusement, au contraire, le bœuf Durham a acquis son développement complet dès l'âge de quatre à cinq ans, époque où il est ordinairement livré à la boucherie, et sa viande, toujours d'un volume considérable et de première qualité se vend un prix élevé qui en fait une des spéculations les plus lucratives.

La vache laitière est ordinairement dans le même cas que le bœuf de boucherie. Tant qu'elle est dans la période de la lactation sa nourriture doit être la plus abondante possible et composée des aliments les plus propres à favoriser la sécrétion du lait. Les chiffres donnés par M. Riedesel nous font voir que les plus grands profits sont pour les cultivateurs qui s'attachent à bien nourrir leurs vaches laitières.

Mais plus tard, lorsque la vache est tarie et que toute sa production se borne à la formation du *fœtus* (jeune veau dans le sein de sa mère) l'alimentation peut et doit même être un peu moins abondante. Nous disons un peu moins, car alors la vache, outre la ration d'entretien, a encore besoin d'une bonne ration de production pour pouvoir suffire à l'accroissement de son fruit. Une vache qui n'aurait que la ration d'entretien pendant sa gestation ne donnerait qu'un veau maigre et chétif et deviendrait elle-même d'une maigreur effrayante. D'un autre côté, si cette vache est trop abondamment nourrie, elle engraissera beaucoup, la mise-bas en sera rendue très-difficile et quelquefois impossible par les moyens naturels.

Le bœuf de travail donnera une somme de travail d'autant plus forte que l'alimentation sera plus abondante et alors il y aura profit à lui faire consommer tout le volume d'aliments que la capacité de son estomac peut contenir et ces aliments devront contenir autant de principes nutritifs que ses forces digestives peuvent en élaborer. Mais dans les intervalles de repos, on peut le soumettre à la simple ration d'entretien.

(A continuer)

## REVUE DE LA SEMAINE

Toute l'attention du gouvernement fédéral est concentrée de ce temps-ci, on peut dire, sur la grande question du Nord-Ouest. Le ministère a proposé à ce sujet un projet de loi qu'on dit être appuyé par la majorité des députés aux Communes. Voici ce projet de loi, tel que nous le lisons dans le *Courrier du Canada*:

10. Le territoire du Nord-Ouest portera le nom de province

de *Manitoba*, en l'honneur du grand lac qui le borne à l'Ouest.

20. Jusqu'à ce que tout ait été réglé et coordonné, la province de *Manitoba* sera gouvernée par le moyen d'ordres en conseil interprétés par un lieutenant-gouverneur nommé par le gouverneur-général.

30. Le lieutenant-gouverneur sera avisé par un conseil composé d'abord de cinq, puis de sept ministres.

40. *Manitoba* aura une législature composée d'une assemblée législative de 24 députés, et d'un conseil comprenant d'abord sept membres, puis, dans quatre ans, 12 membres.

50. *Fort Garry* sera la capitale de la province.

60. La qualification des voteurs sera la même que celle des électeurs du district électoral d'*Algoma*, dans *Ontario*. Auront droit de vote tous sujets anglais âgés d'au moins vingt ans, et tenant feu et lieu depuis un an.

70. La législature pourra modifier sa constitution, excepté la clause relative à la nomination du lieutenant-gouverneur.

80. *Manitoba* sera représenté dans le Sénat, d'abord par deux, puis, par trois, et finalement par quatre membres; le premier chiffre sera maintenu tant que la province n'aura pas atteint une population de 50,000 blancs, et le second, tant qu'elle ne comptera pas 75,000 habitants. *Manitoba* sera représenté dans les Communes par quatre députés.

90. Un subside annuel de 80 centins par tête et une allocation additionnelle de \$30,000 sera faite à la province à même la caisse fédérale.

100. 1,200,000 acres de terres seront réservés pour l'établissement des métis et de leurs enfants.

M. le juge Moudelet a prononcé son jugement dans l'affaire *Guibord*. On ne peut prendre connaissance de cet acte inique et ridicule qui condamne la fabrique de *Notre-Dame de Montréal*, sans éprouver une profonde indignation. On voit là comment l'autorité de l'Eglise est méprisée et foulée aux pieds. Nous ne sommes cependant pas surpris du dénouement de cette affaire: l'instruction du procès *Guibord* devant un tribunal civil ayant été une usurpation sacrilège de pouvoir, la sentence rendue ne pouvait être qu'un outrage, qu'un soufflet donné à l'autorité ecclésiastique.

Mgr. l'Archevêque de Québec est arrivé à Québec, lundi soir. Il était à bord du *Nestorian*. Grand nombre de prêtres et de citoyens l'attendaient pour lui souhaiter la bienvenue. M. le Juge Caron a présenté une adresse à Sa Grandeur qui a répondu avec émotion. Le soir même il y a eu illumination à la Haute-Ville.

Jeu de dimanche, quinze des zouaves pontificaux canadiens, dont l'engagement est expiré, sont arrivés à Montréal. M. le chevalier de Bellefeuille les accompagnait.

Dans sa LXXII<sup>e</sup> lettre sur *Rome pendant le Concile*, M. Ls. Veillot fait connaître l'avis de théologiens qu'il a consultés à Rome sur les polémiques à propos de questions controversées entre catholiques, à propos de l'infaillibilité du Pape surtout. Entr'autres questions, il posa la suivante à l'un de ces théologiens:

"Ai-je le droit, moi laïque, de soutenir la thèse de l'infaillibilité aussi vigoureusement que je peux, par les moyens honnêtes qui sont à ma disposition?"

Le théologien a répondu: "A mon avis, c'est votre droit et votre devoir. Tout fidèle est appelé à professer et à défendre la doctrine romaine sur le Pape. Quand une opinion n'a pas le degré de probabilité qui la rendrait soutenable dans les écoles, et c'est présentement le cas de l'opinion gallicane touchant le Pape, aucune autorité ne peut légitimement empêcher de la combattre.

— "Vous dites aucune?"

— "Aucune, si le Pape lui-même n'impose pas silence. En-

vers toute autre autorité, dans ce cas, une désobéissance respectueuse n'est pas rébellion. En certaines circonstances tout fidèle est témoin, comme en certaines circonstances tout citoyen est soldat. L'obéissance due à l'Eglise n'est point servitude. Le gallicanisme, se modelant sur le gouvernement civil, a violé partout les lois qui protègent la liberté. Dans les questions libres, un prêtre, un simple fidèle peut garder une opinion contraire à celle de son Evêque, et l'interdiction ou la censure d'une manière de voir ne saurait être un acte de bon plaisir. Un Evêque n'a pas le droit, même en synode, de trancher une question controversée entre les théologiens des diverses écoles. A plus forte raison, ne peut-il pas interdire une doctrine certaine, agréée du Pape et de la majorité des Evêques. Sans doute, il faut de la discrétion, mais il en faut des deux côtés. La doctrine est libre, et plus que libre: que le pouvoir souffre la liberté de la doctrine et la liberté du fidèle. Ce n'est pas l'anarchie, c'est la liberté. Cette liberté ne dispense nullement le fidèle de respecter le pouvoir et d'obéir à ses prescriptions légitimes.

— "Mais si le pouvoir trouve qu'on lui suscite des embarras, que l'on gêne son action, et si enfin il lui plaît de frapper ceux qui ne se rendent pas à son avis.

— "Accepter le pouvoir, c'est accepter la contradiction. L'art de gouverner, c'est l'art de souffrir les embarras et d'en sortir par la patience et par le droit, qui permet l'emploi de la force lorsque la force est nécessaire. Si la force est appliquée à bon droit, elle triomphe. Si elle est appliquée sans droit, c'est à-dire sans justice, *hoc est inconveniens*, c'est un malheur humain, d'ailleurs réparable, puisque dans l'Eglise la force qui se trompe est soumise aux redressements d'une autorité supérieure toujours juste et qui finira toujours par sauver le droit."

On lit dans le *Petit Echo de Rome*: "On signe, en ce moment, dans les divers diocèses de la catholicité, une supplique au Saint-Père, demandant que le titre de docteur de l'Eglise soit accordé à saint François de Sales. Le Saint-Siège semble avoir lui-même préjugé la convenance de ce titre dans la récitation de l'office du saint évêque de Genève, en louant ces écrits remplis d'une doctrine céleste par lesquels il a éclairé l'Eglise."

C'est par la science seule que le cultivateur peut produire avec profits

L'agriculture n'en a encore beaucoup de chemin à parcourir pour se mettre au niveau des autres branches du travail humain, quant aux deux plus importantes conditions de la production: l'économie et la rapidité.

Pour atteindre ce double résultat que faut-il faire?

La science est arrivée aujourd'hui à ce point que l'homme peut en quelque sorte modifier, à son gré, les végétaux et les animaux pour en multiplier économiquement toutes les productions.

La somme des connaissances indispensables aux progrès de l'agriculture grossit chaque jour. Ceci est si vrai qu'on pourrait à peine citer une science physique dont le cultivateur ne doit pas emprunter les lumières pour l'éclairer dans sa pratique.

Mais parler de science à des campagnards, leur signaler les services qu'ils peuvent en retirer pour s'opposer à l'épuisement du sol et augmenter sa fertilité, c'est s'exposer aux railleries du vulgaire qui relègue au rang des travaux mécaniques la pratique d'un art dont les applications multiples et variées offrent tant d'obstacles à vaincre.

Un cultivateur intelligent, désireux de sortir de l'ornière d'une routine aveugle, doit toujours regarder ses travaux de chaque jour comme une série d'expérience, dont il doit avec

réflexion étudier les enseignements et les appliquer au perfectionnement des procédés usuels de culture.

En agissant ainsi, il apportera sans cesse de nouvelles améliorations profitables à son industrie, la plus utile de toutes celles que l'homme ait jamais exercées, celle de toute qui a le plus à gagner par le progrès et les applications des sciences, qui restent, jusqu'à présent, le partage du plus petit nombre de ceux qui cultivent la terre.

Depuis plus d'un quart de siècle, combien de fois avons-nous répété que la fécondité de la terre n'était pas inépuisable, et qu'avec les seules ressources d'une exploitation, il était impossible de produire assez de fumier pour entretenir sa fécondité ?

Cette insuffisante production de fumier, dont les effets se font partout remarquer par des récoltes à petits rendements, est aujourd'hui un fait généralement reconnu et qui oblige à recourir aux engrais supplémentaires achetés en dehors de la ferme..... — *Journal d'agriculture progressive.*

#### Culture économique des patates

Depuis que les populations rurales se sont portées vers les villes, la rareté et le prix toujours croissants de la main-d'œuvre ont imposé aux cultivateurs l'obligation de se servir de machines bien plus souvent qu'autrefois.

C'est ainsi que, dans la culture des patates, la main-d'œuvre peut être en grande partie supprimée.

Pour cela, au moment de la plantation, on se sert de la charrue. Trois personnes, derrière une charrue, mettent des patates toutes les trois raies, en ayant soin de les poser à la main tout près de la bande de terre précédemment retournée, afin d'éviter le piétinement de ces tubercules par les animaux de l'attelage.

Au moment de l'apparition des premières feuilles, quand les patates commencent à lever, on donne à la terre un hersage énergique en long et en large, avec une herse à dents de fer, jusqu'à ameublissement complet du terrain.

Cette opération, loin d'être mauvaise, facilite singulièrement la levée, et quelques jours après les lignes apparaissent; c'est le moment de faire travailler la houe à cheval. Ces deux opérations ayant rendu le terrain entièrement net de mauvaises herbes, il n'y a plus qu'à passer le butteur ou charrue à deux versoirs, pour compléter les façons.

Puis vient le moment de l'arrachage. Les Anglais, nos devanciers en fait d'instruments, ont construit une charrue à arracher les patates, qui remplit parfaitement le but. Cette charrue, attelée de quatre chevaux, passe sous toutes les lignes les unes après les autres, soulève les tubercules et les laisse à la surface du sol. Il faut prendre une ligne, puis en laisser une, et ainsi de suite, de façon à ne faire que la moitié de la besogne. Quand les ramasseurs, qui doivent être six ou sept, ont laissé du terrain libre, on complète en repassant dans la moitié des lignes laissées intactes.

Les instruments pour ce mode sont faciles à se procurer et l'économie qu'ils procurent est considérable. — *Journal d'agriculture progressive.*

#### Nettoyage et entretien des arbres fruitiers

Il est certaines opérations qui, bien qu'appliquées aux arbres, peuvent être considérées comme l'équivalent des procédés hygiéniques appliqués aux animaux : tels sont l'émondage, le nettoyage, etc. Au nombre de ces petits soins, il en est un qu'on ne saurait trop recommander : c'est le nettoyage de l'écorce. Si l'on se rend compte en effet du rôle qu'elle joue dans la végétation; si l'on réfléchit que c'est par son intermédiaire

que l'air pénètre dans toutes les parties du végétal pour déterminer tous les phénomènes vitaux qui concourent à l'accroissement des arbres en modifiant et en transformant les principes solides et liquides renfermés à l'intérieur, on comprendra combien il est nécessaire de faciliter cette fonction, ce à quoi l'on parvient en maintenant les écorces propres, en les dépouillant de tous les corps qui les recouvrent. Les tiges des arbres surtout doivent être débarrassées de ces parties inertes, tubéreuses, plus ou moins épaisses qui gênent le développement des parties vivantes sous-jacentes, et qui de plus servent d'abri à des milliers d'insectes qui trouvent là les meilleures conditions de conservation et de multiplication. On se débarrasse de ces parties mortes à l'aide de couteaux, de serpettes, de grattoirs, ou même de serpes ou de haches si les parties sont dures et que les arbres soient gros. Cette opération terminée, si l'on peut barbouiller les tiges avec un lait de chaux, l'opération sera encore bien préférable. Nous conseillons même d'enduire tous les ans d'un lait de chaux les tiges de tous les arbres fruitiers. Cette opération qui n'est ni dispendieuse ni longue, et à laquelle on ne fait pas assez attention, est peut-être l'une des plus importantes; elle garantit l'écorce des jeunes arbres, les protège même contre l'ardeur du soleil, fait disparaître les Mousses et les Lichens, parasites extrêmement nuisibles, et qui en conservent d'autres : des insectes qui ne le sont guère moins.

Toutes ces opérations doivent se faire lorsque les arbres sont dépourvus de feuilles.

Une autre opération très-bonne aussi, et qu'on néglige beaucoup trop, est le nettoyage ou émondage des arbres fruitiers en plein vent. Trop souvent, en effet, dans les vergers, on se contente de planter les arbres fruitiers, puis on les abandonne à eux-mêmes. Alors, il arrive souvent que certaines parties se développent outre mesure ou détriment d'autres qui restent stationnaires, d'où résultent des arbres mal faits. Un grand tort surtout, c'est de ne pas enlever les branches qui font confusion, qui empêchent la lumière d'arriver dans les parties inférieures de l'arbre, qui sont buissonneuses, parfois chargées de parties mortes ou languissantes, qui, en affaissant les arbres, ne produisent que peu de fruits, souvent petits, et de peu de valeur. — BRIOT. — *Revue horticole.*

#### Culture du framboisier

Quoique le framboisier ne soit pas placé en première ligne parmi nos végétaux fruitiers, il est utile à cause de son fruit employé dans la confiserie et dans l'alimentation; pour ce motif, j'ai cru devoir m'attacher à en améliorer la culture.

Je plante les pieds de framboisiers en quinconce ou en lignes, à 2 à 3 pieds l'un de l'autre. A l'époque de la taille, je coupe le bout du soion jeune de l'année, bout qui est trop mince et peu propre à la fructification, et au lieu de laisser debout les scions taillés, suivant l'usage, je les plie d'une touffe à l'autre de chaque côté en forme d'arc; et ayant soin de ne jamais réunir plus de 3 ou 4 scions, quelquefois deux seulement et je supprime les autres en les arrachant; j'obtiens ainsi des enlacements solides que je fixe au moyen de petits osiers. Chaque année je supprime ces arcs et j'en reforme de nouveaux avec les nouvelles pousses de l'année.

De cette manière les fruits, se développant tout autour de ces arcs, jouissent de beaucoup d'air, et ne sont pas étouffés par les jeunes pousses qui sont verticales; la cueillette en est plus facile, puisque tous les fruits sont visibles à l'œil; enfin aucun fruit n'est perdu, comme cela a lieu dans la conduite en touffes du framboisier.

Cet arbrisseau croît à toutes les expositions, mais il préfère le nord; il se plaît bien aussi à l'ombre d'autres arbres, ainsi

A certaine distance de ceux-ci.—ROBIN.—*Journal d'agriculture progressive.*

### Maladie des racines des arbres à fruits à noyaux

Dans beaucoup de jardins, on voit souvent un grand nombre d'arbres, à fruits à noyaux surtout, atteints sur leurs racines d'une maladie connue sous le nom de champignons blancs. A quoi ce fait était-il dû ? Très-probablement à de mauvais arrosements donnés à contre-temps. Les arbres étaient plantés au midi, et on les arrosait vers midi, précisément au moment où le soleil était le plus fort ; de plus, cet arrosage était mal fait : au lieu d'arroser fortement, on se bornait à mouiller tout simplement le dessus de la terre qui était brûlante, ce qui favorisait le développement des champignons sur les racines. Une chose tout aussi nuisible aux arbres, c'est d'enterrer, à leur pied, du fumier de cheval et de mouton sortant des écuries, et à l'appui de mon dire, je vais citer un fait dont j'ai été témoin. Il y a environ trois ans, à cette époque, je cultivais des Pêchers le long d'un mur, dans un terrain humide. Les trois ou quatre pieds les plus rapprochés du foyer de l'humidité n'ont pas tardé à périr, par suite d'un Champignon qui en avait envahi les racines. Afin de préserver ceux qui restaient, j'ai découvert les racines de ces arbres à une profondeur d'environ 10 pouces, de manière à mettre à nu les premières radicales. Ensuite j'ai fait un mélange de chaux en poudre avec des cendres de charbon de terre, auxquelles j'ai ajouté une certaine quantité de terre bien meuble et bien divisée.

Depuis ce jour, cette espèce de Champignon n'a pas reparu, et les Pêchers se portent bien.

J'engage donc ceux qui planteraient des Pêchers dans les conditions désavantageuses dont je viens de parler de faire un mélange analogue à celui dont je viens d'indiquer la composition, et de le joindre au sol, lors de la plantation.—N. DURPT.—*Revue horticole.*

### Gazonnière

Sous ce titre très-modeste, nous allons indiquer une recette qui, toute petite qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins appelée à rendre de très-grands services. Si elle est encore aussi rarement pratiquée, c'est parce qu'elle n'est pas assez connue. Il s'agit tout simplement, ainsi que semble l'indiquer le nom, de préparer un champ dans lequel, au besoin, on ira lever des bandes de gazon propres au *placage*. C'est une sorte de pépinière de gazon à laquelle on aura recours, ainsi que l'on fait pour les pépinières d'arbres.

Par suite des nombreux embellissements, de l'improvisation, pourrait-on dire, de jardins, il est nécessaire d'avoir sous la main tout ce qui est nécessaire à leur création, de sorte que dans l'espace de quelques jours, on puisse avoir un jardin tout planté, ainsi que des pièces de gazon qui semblent exister depuis plusieurs mois. Autrefois, lorsque les friches étaient communes, on pouvait y avoir recours et lever des plaques de verdure que la nature seule y avait fait croître ; il n'en est plus de même aujourd'hui, et lors même que ces terrains inoccupés existeraient encore, ils ne satisferaient pas aux exigences. On veut du beau gazon fin, régulier, on a raison ; mais alors la nature ne le donnant pas, il faut le créer. Voici comment on y parvient :

Après avoir choisi un terrain aussi horizontal que possible, on en aplanit bien la surface, que l'on roule même au besoin pour la bien tasser, puis on la recouvre de quelques pouces de balle d'avoine ou de blé sur laquelle on ajoute une couche de terre bien substantielle et aussi homogène que possible, mais surtout exempte de pierres. Cela fait, on sème de la graine de

gazon, que l'on recouvre d'un peu de terreau. Ensuite on roule très-fortement, de manière à bien appuyer le sol et lui donner de la consistance. On arrose au besoin ; puis, lorsque le gazon est levé, on le fauche quand cela est nécessaire ; enfin on le soigne et l'entretient comme s'il s'agissait d'une pelouse qui doit rester.

Lorsqu'on a besoin de gazon, on enlève ce qui est nécessaire, chose d'autant plus facile que la couche de *menue paille* forme une sorte de solution de continuité entre le gazon et le sous-sol, et qu'alors les plaques de même épaisseur se séparent avec la plus grande facilité. Lorsqu'une certaine étendue de terrain a été dépouillée du gazon qui la couvrait, on laboure le sol, on le fume au besoin ; on le recouvre de menue paille, puis de terre sur laquelle on sème de nouveau de la graine de gazon qui, on le comprend, pourra varier quant aux espèces, suivant le but qu'on se propose d'atteindre, c'est-à-dire suivant les diverses parties qu'on pourra avoir à gazonner. Inutile d'ajouter que l'étendue de la *gazonnière* devra varier en raison des besoins, et aussi que la manière de procéder pourra subir quelques modifications en raison des moyens dont on dispose et des conditions dans lesquelles on se trouverait placé. Nous avons dû indiquer le moyen de faire les choses convenablement. Qui peut le plus, peut le moins.

Il va de soi aussi que là où l'on n'aurait pas de menue paille, on pourrait la remplacer par de la grande paille ou même des herbes fines, que l'on étendrait sur le sol de manière à former une couche très-mince, le but, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, étant de faciliter l'enlèvement de la surface du sol qui contient le gazon.—LEBBAS.—*Revue horticole.*

### Travaux du mois de mai

*Des engrais et des amendements.*—Actuellement on doit encore répandre le fumier sur le terrain et non le laisser en petits tas. Si on a jugé convenable de faire des chaulages, le commencement de ce mois est très-approprié à l'épandage de l'amendement.

Quant aux engrais de ferme, il arrive très-souvent que ces fumures tardives ne produisent pas toujours tout l'effet qu'on pouvait en attendre. L'effet d'un engrais est constamment subordonné à la nature du sol et à celle de cet engrais.

Dans un sol qui repose sur un sous-sol de graviers ou de cailloux roulés, il est de rigueur de rapprocher, autant que possible l'époque de la fumure de celle de la semence, parce que ces terrains sont de vrais cribles à engrais. La même chose arrive si on n'a à sa disposition que du fumier décomposé qui a perdu son apparence pailleuse.

C'est aussi le moment de répandre les engrais liquides ou pulvérisés sur les céréales d'automne qui souffrent ou qu'on n'a pu fumer l'automne précédent.

Enfin, c'est encore en mai qu'on répand sur les prairies des cendres et du plâtre. On choisit pour cela un temps calme et une journée plutôt humide que sèche, mais sans pluie.

*Culture des terres et des plantes.*—On achève le curage des rigoles, et on relève les clôtures le long des chemins et des routes.

Les cultivateurs sont maintenant au plus fort de leurs labours. Il n'y a plus de temps à perdre, toutes les forces de la ferme doivent être concentrées sur la terre afin de faire vite et bien.

Les premières terres labourées seront les terres légères, car ce sont celles qui se débarrassent le plus promptement de leur humidité. Pourvu qu'elles soient dégelées et suffisamment ressuyées pour porter les attelages, c'est tout ce qu'on exige d'elles.

Les terres fortes qui conservent longtemps leur humidité ne devront être entamées que lorsqu'elles seront préparées, c'est-à-dire un peu plus tard.

Les terrains labourés l'automne précédent sont actuellement soumis à l'action de fortes herbes à dents de fer, après quoi on sème.

On achève aussi la préparation du sol pour les plantes-racines, en faisant un labour en travers de celui qui a été exécuté à l'au-

tonne. *L'extirpateur* rend ici de grands services. Il remue la terre mieux que la herse; détruit plus sûrement les mauvaises herbes déjà levées et fait trois fois autant de travail que la charrue.

Suivant les espèces de sol et de plantes, les semailles doivent se faire sur labours vieux ou récents. En terre forte, on préfère semer sur les vieux labours, tandis qu'en terres légères, on sèmera sur labours récents. D'un autre côté le blé, l'avoine, les vesces veulent être semés sur une terre rassise; au contraire, le seigle, l'orge, les betteraves, les carottes, les patates, les pois, les fèves, lèvent mieux dans une terre fraîchement remuée.

Immédiatement après l'ensemencement d'un champ, on relève les raies et les rigoles, l'instrument le plus convenable ici est le buttoir ou charrue à deux oreilles.

Dans la seconde quinzaine de mai, on herse les blés et seigles d'automne. Cette opération s'exécute au moyen d'une forte herse à dents de fer; elle est surtout nécessaire dans les terres blanches ou jaunes qui sont exposées à se battre par la pluie. Dans les terres légères on fait fonctionner la herse en sens contraire de l'inclinaison des dents.

Ce hersage est encore efficace sur les prairies.

Il n'est guère besoin d'ajouter que cette façon ne devra être effectuée que sur une terre parfaitement ressuyée et qu'elle ne convient pas aux céréales qui se sont dechaussées au printemps. Dans ce dernier cas il faut le *roulage* au rouleau uni.—J. D. S.

### Petite chronique

Nous arrivons au terme de la première quinzaine de mai, et déjà les travaux des semailles sont bien avancés. C'est un grand progrès sur les dernières années où la première partie du mois se signalait par des pluies et des vents de nord-ouest presque continus. Jusqu'à présent, nous avons eu du beau temps, et même quelques journées qui auraient pu nous faire croire que nous étions en juillet, si nos arbres n'étaient pas encore entièrement dépouillés de leur parure.

Ces jours derniers nous avons eu une température froide, un ciel nuageux, et quelques petites ondées. On aurait désiré le voir plus abondantes pour mieux préparer la terre au labour, vu qu'en certains endroits elle commence à se durcir, et aussi pour activer la végétation qui paraît un peu languir.

On aperçoit sur la rive nord du fleuve une légère couche de neige tombée mardi dans la matinée.

Quand nous avons annoncé la semaine dernière qu'on n'avait pris que 4 marsouins à la Rivière-Ouelle, nous étions dans l'erreur, car à cette époque on en avait déjà capturé 57. C'était donc un surplus de 50 sur la pêche de Ste. Anne.

La température est magnifique, nous dit le *Moniteur Acadien* du 29 avril, et des plus propices à la préparation de la terre pour les semences. La neige est tout à fait disparue sous les rayons ardents du soleil. La navigation est ouverte presque partout. Ici cependant, il n'est pas encore venu de bateaux, si ce n'est une goélette chargée de charbon et venue de Picton, qui a eu toutes les peines et mières à se frayer un passage à travers la glace qui encombre encore l'entrée de la baie, bien que l'intérieur en soit clair depuis plusieurs jours. Au premier vent sud cet obstacle disparaîtra et notre port reprendra cet air d'activité qui lui est propre.

— Un cultivateur de St. Joachim avait 25 minots de blé de semés dès le 23 avril au soir. Maintenant, voici ce qu'on écrit du lac St. Jean, en date du 2 mai: Le printemps est magnifique ici cette année, les semences sont commencées depuis le 25 avril et se continuent avec beaucoup d'entrain. La glace du lac a commencé à se rompre le 27 et 28 avril. Les plus anciens colons affirment ne l'avoir jamais vu se dérauger avant le 12 de mai.—*Erèment*.

## RECETTES

### Préparation du jambon d'York

Quoique nous ayons donné, il y a deux ans, la recette de cette préparation, nous croyons devoir la reproduire aujourd'hui, pour

satisfaire quelques abonnés qui nous la demandent de nouveau:

On place le jambon dans un vase profond, et l'on verse dessus un verre de vinaigre. On doit retourner le jambon chaque jour, et même, pendant les trois ou quatre premiers jours, il est bon de le frotter avec la saumure. Après ce temps, il suffit d'humecter le jambon en l'arrosant à l'aide d'une cuillère de bois ou de fer. La viande ainsi préparée doit rester trois semaines dans le mélange. Au bout de ce temps, après l'avoir essuyée, on la renferme dans des sacs de papier goudronné; puis on la fumera à la fumée de bois pendant trois autres semaines, en prenant bien soin de ne pas l'exposer à une trop grande chaleur.—*Gazette des Campagnes de Paris*.

### Moyens de se prémunir contre la falsification de la cire blanche

En comparant la cire blanche pure, surtout à l'état de cierges fabriqués, avec de la cire où l'on a fait entrer d'autres substances, il est facile de reconnaître la fraude. Le *cierge de cire pure* est pâteux, ductile et malléable pour peu qu'on le chauffe. Le *cierge* qui a du suif graisse les doigts et exhale une odeur nauséabonde très-reconnaissable. Le *cierge* qui contient beaucoup de stéarine ou de paraffine est farineux, ce que l'on remarque lorsqu'on en presse un morceau sous les doigts; il se casse facilement quand on le frappe ou qu'on le laisse tomber.

Pour connaître exactement la proportion des substances diverses qu'on a fait entrer dans la cire, il faut recourir à une série nombreuse d'expériences chimiques, qui exigent un laboratoire et un grand nombre de réactifs, et qui entraînerait d'assez fortes dépenses; mais on peut, à l'aide de quelques opérations très-faciles, arriver à une connaissance approximative du degré de mélange.

Ainsi, lorsqu'il s'agit d'un *cierge* on en met une tranche dans un verre d'eau avec un peu de potasse. La potasse dissout les résines, le suif et les autres matières grasses, et laisse la cire intacte. En ayant soin de peser la tranche de cire avant et après l'opération, la différence de poids indique la quantité de résine ou de graisse animale qu'elle renferme. Pour découvrir la falsification par les résines, on n'a qu'à jeter un morceau de cire dans l'eau bouillante; les os calcinés et les substances terreuses sont précipités en partie au fond du vase. Le même procédé peut s'appliquer pour reconnaître s'il y a de l'amidon, de la féculé ou de la farine; on trouvera ces matières précipitées en partie au fond du récipient; et si l'on met un peu d'iode dans le liquide, il se colorera en bleu.

Quoique le degré de fusion ne donne pas sur les proportions du mélange des matières étrangères avec la cire des notions aussi exactes que l'ont prétendu quelques chimistes, cependant on peut recourir utilement à ce procédé. De nombreuses expériences ont donné les résultats suivants:

Le *suif* fond à 33°; la *cire végétale*, à 40°; la *paraffine*, de 43 à 44°; la *cire jaune d'abeilles*, de 60 à 64°; la *cire blanche dite*, de 65 à 70°.

Puis il y a de la graisse mélangée avec la cire, plus le degré de fusion s'abaisse; on peut ainsi arriver à une connaissance approximative de la quantité de mélange.—L'abbé E. Chevalier.

### Moyen de faire disparaître laroidour des membres

Prenez de la saumure forte, du fiel de bœuf, une roquille de chaque, quatre jaunes d'œufs bien battus; mêlez, agitez bien le tout ensemble et appliquez le remède trois fois par jour.

### Dévinette

Jamais, sans mon premier, je ne m'eusse senti  
Entrainer au-delà des plus hautes montagnes;  
Par mon dernier, Québec n'étant point reparti  
Serait mis à l'instant au niveau des campagnes,  
Et mon tout, bien connu même au temps des Romains,  
Contribue encor plus que toute autre machine,  
Par l'usage actuel qu'en font tous les humains,  
A combler de richesse et vallons et collines.

Réponse — CHARRUES.

R.

Prime d'avoine de Norvège

Le tirage au sort pour avoine de Norvège offerte en prime aux abonnés de la *Gazette des Campagnes* s'est fait hier à l'école d'agriculture par les élèves.

Ont droit à un quart de minot d'avoine de Norvège les MM. suivants :

Dr. I. Demers, St. Jean, I. O.—Z. M. Papineau, St. Luc—L. G. Blais, St. Jean Port-Joli—Révd. M. Déziel, N. D. de Lévis—Antoine Marion, St. Anicet—Albert Tremblay, le Dr. Chs. Drapeau et George Laroche, Notre-Dame d'Hébertville—Eutrope Dionne, Québec—J. Clovis Bélanger, E. Dionne et Hilaire Fortin, St. Simon, en bas—Ferd. Leclero, St. Alban—J. M. Blais, St. Pierre—C. A. P. Pelletier, Québec—Révd. M. E. Beaulieu, Notre-Dame du Portage—Révd. M. L. N. Bélanger, Deschambault—Adelard Forgues, St. Michel—Dr. Bacon, Montmagny—Arthur Bald, St. Barnabé—Emery Fère, St. Eustache—George Garceau, St. Alphonse de Joliette—Chs. Chapais, Collège Ste. Anne—Gédéon Tremblay, Eboulements—Révd. M. Pouliot, St. Gervais—L. Laramée et Nap. Daigneault, St. Hubert—F. X. Franchère et L. Jacques, Calumet-Island—Louis Latulippe, St. Anselme—Liboire St. Onge, St. Jean Deschaillons.

Les primes ci-dessus devront être réclamées d'ici à 15 jours, au bureau de la *Gazette des Campagnes*.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

VII

Delagrave mesure le danger qui le menace et se prépare à le combattre

(Suite.)

Emma Kéradeuc était très simplement habillée; mais cette simplicité même avait un charme qui ajoutait encore à sa beauté.

Elle portait une robe de crêpe, de nuance tirant sur le bleu, et dont les plis gracieux et légers flottaient autour d'elle comme un nuage. Des bracelets de velours noir ornaient seuls ses poignets; quant à des ornements en or ou à des bijoux, elle n'en avait aucun.

Mais qu'est-ce donc qui, dans cette figure, dans cet ensemble si parfait, fascinait le regard de Henri Delagrave au point que, oubliant son compagnon, il fronçait les sourcils, et qu'un feu sombre brillait dans ses yeux?

Malgré la beauté merveilleuse de cette jeune fille, il reconnaissait des traces faibles, mais certaines, cependant, de la figure et des traits de son frère.

« C'est elle, murmura-t-il, tandis que, après s'être débarrassé du capitaine Dauville, il s'éloignait lentement. Oui, c'est elle! et ce chien d'avocat est sur la trace.

Il avait traversé, tout en faisant cette réflexion, une partie de la serre, et était arrivé à un endroit plus retiré. Mais il n'avait pas perdu de vue, un instant; la jeune fille.

Il avait, en marchant, le mouvement lent du tigre, qui glisse à travers les buissons, et qui tourne autour de sa proie.

Soudain il tressaillit.

Derrière les feuilles larges, et en forme d'éventail d'un énorme cactus, à quelques pas de Mme de Beauchamp et de son amie, Delagrave avait reconnu sa fille, Varina.

Sa figure qu'il apercevait distinctement, et dont la teinte était quelque peu olive, était encore plus assombrie par la haine qui crispait ses traits.

Les pupilles de ses larges yeux noirs, et qui se fixaient sur le visage pur et candide d'Emma, semblaient lancer des étincelles électriques. Sa tête superbe était légèrement rejetée en arrière, comme celle du serpent qui s'apprête à frapper; ses lèvres pleines étaient entr'ouvertes, et il semblait que ses dents blanches grinçaient les unes contre les autres.

Un sourire de mauvais augure crispait les lèvres minces et pâles de Henri Delagrave.

— Varina ne fait pas mentir son sang, je le vois, murmura-t-il; elle hait déjà celle dont la beauté peut rivaliser avec la sienne. Allons, c'est une vraie nature du midi.

A ce moment, la musique cessa dans le salon, la valse était finie, et une foule de jeunes femmes, et de cavaliers entrèrent dans la serre, et se répandirent au milieu des fleurs et des arbustes.

Emma et Mme de Beauchamp furent immédiatement entourés par une demi-douzaine de jeunes gens, parmi lesquels était Rodolphe Mortagne, et qui tous suppliaient notre héroïne de leur accorder une contre-danse.

— Rodolphe aussi! murmura Delagrave; je connais son audace, je sais que ce ne sont pas les scrupules qui l'arrêtent. . . . Si les autres moyens me manquaient, je pourrais tirer parti de lui.

Il se dirigea vers la porte de la serre, et tout en dépassant le seuil, il jeta un coup d'œil derrière le cactus.

Varina n'y était plus!

VIII

Une tentative criminelle. — Un sauveur inattendu.

Le lendemain du bal, le temps était lourd, la chaleur était oppressive, et de gros nuages noirs qui s'amassaient dans le ciel annonçaient un orage.

Henri Delagrave, sérieusement inquiet de savoir que la jeune fille qu'il avait vue chez Mme de Beauchamp était celle dont il détenait l'héritage, était allé jusqu'à Saint-Servan pour s'informer de nouveau de l'état de l'Indienne.

La, il avait appris avec une sorte d'épouvante que l'avocat Mouton, poussé, soit disant, par pure humanité, et par amour pour la science, était venu la voir, quelques heures auparavant, en compagnie d'un célèbre médecin, qui avait fait tout exprès le voyage de Paris. Toutefois, il s'était rassuré en sachant que ce fameux docteur avait déclaré qu'il n'y avait aucun espoir de lui voir recouvrer jamais la raison.

Mais l'avocat, ce serpent qui, semblable à la taupe, ne marchait que par des chemins souterrains, et ne démasquait jamais ses batteries que quand il était sûr du succès, ne laissait pas moins que de l'inquiéter; car quelle sécurité pourrait-il avoir tant que sa nièce vivait, du moment que l'avocat connaissait son identité?

Le nuage qui le menaçait était donc toujours à l'horizon: un jour, une nuit, quelques heures même, pouvaient suffire à détruire le travail de toute une vie, et l'ouragan pouvait se déchaîner subitement dans toute sa fureur sur la tête de l'assassin et du faussaire.

Telles étaient les réflexions que faisait Delagrave tandis que assis dans sa voiture, il revenait lentement de Saint-Servan.

Il était seul, car sa nature ne lui permettait guère d'avoir des amis ou des compagnons.

Son cheval était jeune, vif, et une main moins ferme que la sienne n'aurait pas eu peu de difficulté à modérer son impatience, d'autant plus que les éclats du tonnerre se succédaient rapidement, ébranlant l'atmosphère, et interrompant ce calme solennel qui précède souvent la tempête.

Delagrave n'avait pas fait une demi-lieue lorsque l'orage éclata avec violence.

Ce fut d'abord un tourbillon de vent qui passa sur la terre, en courbant la tête des grands arbres, tordant leurs branches, et emportant les feuilles qui obscurcissent l'air.

Quelques gouttes d'eau larges et serrées tombèrent sur le sol desséché; puis les éclairs déchirèrent les nues et furent accompagnés par un roulement continu du tonnerre.

Le vent cessa aussi soudainement qu'il s'était élevé, mais la pluie tomba à torrents.

Delagrave hésita.

Devait-il retourner en arrière? non, une tempête pareille était en harmonie avec ses pensées. Il fit prendre le trot à son cheval, et dressant le col de son manteau, il fit face à la tempête avec un sourire de dédain.

Il avait atteint un endroit qui, bordé d'un côté par un bois, s'étendait de l'autre vers la mer, et offrait une surface dure et détrempée, jusqu'à un point où elle se terminait brusquement par une sorte de précipice.

Tout à coup, Delagrave arrêta son cheval, en laissant échapper un cri de surprise.

Sous l'un des quelques arbres qui s'élevaient sur cette dernière partie du terrain, était une femme.

Elle se tenait serrée contre le tronc de l'arbre, la tête penchée sur la poitrine, pour éviter la pluie. Elle portait un châle d'été léger, qu'elle serrait autour d'elle, et un chapeau de paille, de dessous lequel l'eau tombait en ruisseau.

Delagrave vit tout de suite que sa position était des plus dangereuses, car l'électricité se jouait au sommet des plus hautes branches de l'arbre.

Il l'avertit du péril auquel elle s'exposait ainsi; et à peine s'était-elle éloignée de quelques pas qu'un filet de feu vint frapper l'arbre, et déchira son écorce du sommet à la base.

Delagrave descendit de voiture et s'avança vers la jeune fille qui avait poussé un cri d'effroi.

Mais à peine se fut-il approché d'elle qu'il s'arrêta brusquement, et eut peine à ne pas trahir sa surprise.

C'était Emma Kerdeuc!

Sa figure était pâle de frayeur et ses cheveux humides et détachés s'échappaient en désordre de dessous son chapeau.

Il se fit dans l'esprit de Delagrave une révolution soudaine de sentiments. Il maudit l'avertissement qu'il lui avait donné. Mais il était depuis trop longtemps familier avec le crime pour que l'idée d'en commettre un nouveau lui fit peur.

Il s'avança vers Emma, et affectant le plus grand empressement, il lui adressa la parole.

— Vous venez d'échapper à un grand danger mademoiselle, lui dit-il, j'espère que vous n'avez éprouvé d'autre mal que la crainte?

— En effet, j'en suis quitte pour la peur, répliqua Emma, dont le visage repreneait peu à peu ses couleurs. J'avais espéré arriver à la maison avant que l'orage n'éclatât; je revenais de faire une visite à l'un des fermiers de Mine de Moidrey, et elle montra un petit panier qu'elle tenait à la main. Pauvre homme! il a sa femme et son enfant malades de la fièvre.

— Permettez-moi de vous conduire jusqu'à la porte de votre jardin, dit Delagrave.

Et, comme il n'y avait pas d'hésitation possible, il l'aidera à monter dans la voiture.

— Il y a, ajouta-t-il, un grand manteau sous le siège; je vais le mettre sur vous, il vous garantira de la pluie.

Comme il allait sauter dans la chaise, le cheval, impatient et inquiet, fit un mouvement en avant, qui faillit le renverser; son fouet lui échappa de la main et tomba à terre.

Auriez-vous la bonté de tenir les rênes, une seconde? dit-il.

Il remit les rênes dans les petites mains de la jeune fille, et se baissa pour ramasser son fouet.

Il remarqua alors que, par suite du mouvement qu'avait fait le cheval, celui-ci avait la tête tournée vers un sentier qui formait embranchement avec la route et qui se terminait en droite ligne sur le bord des rochers, d'où l'on descendait sur le rivage par une sorte d'escalier haut d'au moins soixante pieds, et qui était taillé presque à pic dans le roc.

Une pensée, une pensée terrible lui traversa l'esprit avec la vivacité de l'éclair.

Quelque démon devait la lui avoir murmurée à l'oreille, quelque démon jaloux de la pureté et de l'innocence de celle qu'il menaçait.

La tête du cheval, que l'orage avait déjà effrayé, était, avertissement dit, tournée vers le précipice. Un mot, un geste, il prenait sa course et allait se briser par dessus les rochers.

Delagrave, tout en se baissant, avait regardé la jeune fille.

Elle lui répondit par un sourire si plein d'innocence et de douceur que le cœur lui manqua.

— Je n'ose, se dit-il; une pareille mort est trop horrible, pour une femme si jeune et si belle.

Il s'était baissé derrière la roue, et sa main serrait son fouet.

Emma Kerdeuc lui parla. Sa voix était harmonieuse; elle ne dit que quelques mots, mais cela suffit pour faire trembler Delagrave, et lui faire prendre une résolution.

— Madame de Moidrey sera inquiète de mon absence, dit-elle; les visites lui sont pénibles, et un vieil avocat, retiré des affaires, qui s'est introduit chez nous l'autre jour, sous prétexte

qu'il est notre voisin, nous a menacées de revenir encore ce soir, un M. Mouton. Le connaissez-vous?

— Oui, répondit Delagrave, en serrant le manche de son fouet, et en se penchant derrière la voiture.

— C'était sa propre sentence de mort qu'Emma venait de prononcer.

Soudain, Delagrave frappa, avec le bout de son fouet, l'une des jambes de derrière du cheval.

L'animal se cabra, et, en même temps, arracha les rênes des mains de la jeune fille; puis il s'élança le long du sentier, qui, droit comme une flèche, conduisait au bord du précipice.

Un cri d'épouvante, un cri d'agonie fut tout ce que Delagrave entendit. Il s'était relevé, sa figure était d'une pâleur cadavérique, et tout son corps tremblait comme la feuille qu'agitait le vent, en ce moment.

— C'était le seul moyen, murmura-t-il, sa mort est la garantie de ma sécurité. Il n'y a que le tombeau qui garde bien un secret.

La pluie continuait à tomber à torrents, tandis que les éclats du tonnerre ne cessaient d'ébranler à la fois le ciel et la terre.

La peur semblait avoir donné des ailes au cheval, et il approchait du bord du précipice.

Un autre bruit que celui de l'orage frappa alors les oreilles de la jeune fille, un bruit mystérieux et plein de menaces, un sourd rugissement, comme celui des lions impatients de dévorer leur proie.

(A continuer.)

## A VENDRE OU A LOUER

**A** STE. ANNE DE LA POCATIÈRE, à peu de distance de l'Eglise et du Collège, une magnifique maison, avec jardins, grange et autres bâtisses. Conditions faciles. S'adresser à Ste. Anne, chez M. Cyprien Lévêque; à Québec, chez le

DR. CHS. DEGUISE,

12 avril 1870.

rue du Pont, maison de feu Félix Lavoie.

## AUX INVENTEURS

**A** GENCE GÉNÉRALE pour Brevets d'Invention, Droits d'Auteur, Marques de Commerce, Caveats, Cessions de brevets, etc., etc. Dessins de tout genre exécutés avec soin sous le plus court délai.

La correspondance peut se faire en français, en anglais ou en allemand.

12 avril 1870.

O'CONNOR & WALLER,

No. 2, rue Rideau, près du Pont des Sapeurs, Ottawa.

## PATATES GARNETTE CHILI

**A** VENDRE 200 minots de Patates Garnette Chili. Cette espèce est garantie pour produire le double des autres sortes. Cette année elles ont autant produit qu'à l'ordinaire, et elles sont aussi garanties pour ne point se gâter.

Aussi quelques minots d'avoine de Norvège.

S'adresser au sousigné à Québec,

21 avril 1870.

LOUIS BILODEAU.

## AVOINE DE NORVEGE

**A** VOINE DE NORVEGE A VENDRE.— Le sousigné offre en vente 50 minots de cette avoine récoltée à Ste. Anne l'été dernier, et supérieure à celle achetée aux Etats-Unis.— Prix: le minot, \$3;  $\frac{1}{2}$  minot, \$3;  $\frac{1}{4}$  de minot, \$2.

7 avril 1870.

FIRMIN H. PROULX,

Editeur de la Gazette des Campagnes,  
Ste. Anne de la Pocatière.

## APPRENTIS TYPOGRAPHES DEMANDES

**D**EUX jeunes gens désirant apprendre la typographie trouveraient immédiatement de l'emploi à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes, en s'adressant à l'Editeur Propriétaire.